

Il voulait, par cette pantomime, faire comprendre à la salle qu'il avait la migraine !...

Tout le monde n'était pas dupe de ce besoin de « mise en scène » devenu l'un des côtés pittoresques du caractère de Gounod. On a beaucoup conté, parmi ses amis, la réplique d'une dame voisine de loge à la première représentation d'un important ouvrage à l'Opéra-Comique.

C'était l'œuvre d'un éminent confrère. Pendant un entr'acte, et se voyant lorgné de toute la salle, Gounod se leva sur le devant de sa loge, et se penchant avec force gestes vers sa voisine : — « Ma chère amie, je trouve cette musique... octogone ! »

— « J'allais vous le dire ! » fut la réponse mordante qu'il recueillit du tac au tac !

A ce Gounod-là — le plus généralement connu — était bien supérieur le vrai, l'homme intérieur, dont la vive intelligence s'éclairait encore d'une érudition réelle, dont la parole élégante et facile se montrait au service d'un esprit élevé, d'un artiste raffiné, d'un Maître, enfin, profondément bon et vibrant à tout ce qui se rattachait au domaine de l'art et de la pensée.

Aussi était-il très recherché, très sollicité, et ses succès mondains furent-ils nombreux. Toutefois, il avait plaisir à venir s'en reposer chez de vieux amis qui l'aimaient, l'admiraient et l'accueillaient du meilleur de leur cœur.

Parmi ceux-ci, il faut rappeler d'abord le peintre Hébert, son ancien condisciple à Rome.

Là, dans le vaste atelier du Maître, Gounod chantait souvent les passages préférés d'une partition de Mozart ou de l'une des siennes.

Il avait, sur le retour, une voix cassée de ténor dont le timbre restait assez vague, mais qu'il conduisait avec un art consommé du chant.

Écouter cela dans un coin d'ombre, écroulé sur des coussins et fumant un cigare, était une délicieuse impression d'art, laissant bien loin celle d'une véritable exécution — ce mot auquel tant de chanteurs donnent son double sens !

(A suivre.)

HENRI MARÉCHAL.

PETITES NOTES SANS PORTÉE

CLXXXIX

OÙ 1914 SONGE A 1814.

A M. Camille Le Senne, en toute sympathie pour le *Souvenir littéraire*.

Anniversaires et centenaires, quelques notes seulement sans plus tarder ! L'actualité, qui ne chôme jamais, ne bannit point le souvenir : depuis l'apparition de telle symphonie de Gustave Mahler, encore inédite à Paris (1), jusqu'à la ponctuelle résurrection des ballets russes, qui jettent leur verdure un peu barbare sur nos printemps empourprés du sang d'Adonis, les *Stravinskystes* et le *Stravinskysme* ont beau jeu (2) ; mais, « parallèlement », comme dirait Verlaine, depuis *les Anges gardiens* jusqu'à *la Danse devant le miroir*, certain « feuilleton parlé hebdomadaire » a réveillé dans nos réflexions bien des problèmes, en particulier la survie prolongée du romantisme et la multiple influence de tant d'exemples étrangers sur la mobilité native de l'âme française. Entre temps, l'image de M. de Chateaubriand dansait solennellement devant le miroir de notre admiration mortelle ; sa hautaine et sombre figure se redressait pour dominer la poussière du dernier siècle et les ruines de nos songes... Or, au soir de ces premiers beaux jours, où la splendeur du décor ajoute à la mélancolie du souvenir, *aujourd'hui* nous parle d'*hier*, — *hier* nous a parlé de *demain* ; la majesté même du passé promène notre *moi* vagabond dans les âges futurs : aussi bien, voudrait-on vivre plusieurs vies consécutives pour savoir ce que la postérité pensera de notre incertitude, et cette question se pose à notre âme : que dira de notre art l'an 2014 ?

2014... Ce chiffre, que nous n'écrirons jamais, mes chers lecteurs, en tête de nos lettres d'amour ou d'affaires, nous rappelle un titre : L'AN 2440, ou le *Rêve s'il en fut jamais*...

— L'auteur ?

(1) V. *Le Ménestrel* du samedi 7 février 1914. — Le présent article, qui paraît seulement aujourd'hui, fut rédigé par nous au début du printemps.

(2) Nous forçons ces mots comme, en 1902, les mots *Debussysme* et *Debussystes*, pour caractériser le dernier cri musical.

— Un nommé Sébastien Mercier, l'un des précurseurs du romantisme français, l'auteur assez oublié, ma foi, d'un *Essai sur l'Art dramatique* et du fameux *Tableau de Paris*, fameux en 1781, qui, précisément, mourut à Paris, assez obscur déjà, quoiqu'il ait fait de la politique, le 25 avril 1814... Et, cent ans après, la belle aubaine pour le *Souvenir littéraire*, qui trouvait un autre centenaire funèbre à commémorer que celui de Bernardin de Saint-Pierre, mort à la campagne en plein hiver, comme il convenait à l'écrivain des *Études de la Nature*, le 24 janvier, jour anniversaire de la mort du Roy dont le frère allait bientôt revenir... comme si de rien n'était ! Le même jour d'hiver, disons-le tout de suite, naissait à Paris celui qui sera l'architecte lettré Viollet-le-Duc et que les amis de notre moyen-âge français ne cesseront de maudire ou d'exalter tour à tour...

Bernardin de Saint-Pierre avait soixante-dix sept ans, Sébastien Mercier, soixante-quatorze. Et qui mourait encore en 1814 ? Leur contemporain, l'admirable dessinateur Moreau le Jeune, le frère cadet du paysagiste, décédé le 30 novembre, à Paris, à l'âge de soixante-treize ans ; mais la mort n'avait-elle pas accaparé depuis longtemps ce confident des grâces poudrées de notre XVIII^e siècle et des *Chansons de La Borde*, insensiblement devenu *dauidien* ? La fin de tant d'artistes est antérieure à leur acte de décès !

— D'accord, et n'oublions pas le prince de Ligne, ni l'impératrice Joséphine, morte le 29 mai sous les ombrages perfides de la Malmaison ; mais, parmi les vivants, quel est l'âge des principaux talents en 1814 ?

— Goya, le novateur espagnol, a 68 ans : c'est l'ainé ; David, le classique français, qui termine son *Léonidas*, 66 ans ; Goethe, l'Olympien de Weimar, 65 ; Debucourt et Quatremère de Quincy, (quelle antithèse !) chacun 59 ; Marie-Antoinette aurait pareil âge, et Mozart en aurait 58, si les dieux jaloux ne rappelaient de bonne heure ceux qu'ils chérissent... Volney, l'auteur des *Ruines*, a 57 ans, comme Lafayette et le sculpteur Canova ; Prud'hon, peignant son délicieux *Zéphyr qui se balance sur l'eau*, 56 ; Cherubini, qui paraît plus vieux, 54 ; Méhul, déjà chancelant, 51 ; M^{me} de Staël, intrépide voyageuse, même encore au pays du Tendre, 48 ; le comte Cicognara, l'historien de la sculpture à Venise, 47 ; M. de Chateaubriand, déjà casanier, qui prépare, sous les premiers bourgeons de son cher Aulnay, le plus mortel des pamphlets contre l'empereur pour la première fois vaincu, 46 ; Napoléon, qui redevient Bonaparte, 45... Beethoven, qui chantera malgré lui *l'Instant glorieux* de sa défaite et qui vient de transformer en *Fidelio* sa sublime *Léonore* de 1805, aura bientôt quarante-quatre ans, comme Sénancour, comme le peintre Gérard et le philosophe Hegel, sans oublier le brave général Cambronne à qui le nom de Waterloo ne suggère encore aucune périphrase ! Nous vivons, mes chers lecteurs, dans l'inconnu du lendemain...

Autre précurseur oublié de nos romantiques, Népomucène Lemercier touche à sa quarante-troisième année, comme le savant Choron. Si Boteldieu, l'homme aimable, a 39 ans, le sombre Hoffmann, celui des *Contes*, en a 38 ; contemporaine de la fine érudition de Charles Nodier (1), la sagesse fougueuse de M. Ingres, qui s'est marié l'année précédente à Rome, de la façon la plus bourgeoisement romanesque (2), a 34 ans et plus d'ardeur que de gloire ; autre mélomane, Henri Beyle, dit Stendhal, a 31 ans, mais cet original ne compte guère « être compris avant 1880 » : c'est un résigné, que la musique italienne et l'impitoyable psychologie consolent... D'abord, « le mérite console de tout ». Habeneck a 33 ans ; Paganini, comme Fétis, touche à la trentaine ; Ingres n'a pas encore tracé son portrait. Le poète, déjà célèbre, du *Pèlerinage de Childe Harold* et du *Giaour*, Lord Byron, a 26 ans. Le jeune Alphonse de Lamartine, qui vit à Paris « dans la dissipation » sans oublier l'écrin qui renferme les cheveux noirs de Graziella, devient garde du corps et datera de sa vingt-cinquième année « la Restauration ».

Continuons, si le jeu ne vous ennuie pas trop : le jeune Rossini, qui travaille à son immortel *Barbier de Séville*, a 22 ans ; Meyerbeer, 20 ans, comme Victor Cousin : deux éclectiques en herbe ! Corot, 18 ans, de même que Barye : celui-ci sculpte déjà, mais celui-là ne peint guère encore. Schubert a 17 ans, comme le vicomte Alfred de Vigny ; Balzac, en a 15 ; Victor Hugo, qui rime aux Feuillantines en l'honneur d'une belle dame, vient d'avoir 12 ans, le 16 février ; Hector Berlioz, qui rêvera bientôt à l'ombre fleurie du Saint-Eynard, en aura onze à la fin de l'année, le 11 décembre ; celui qui sera Dumas père a le même âge. Aurore Dupin, la future George Sand, et Charles-Augustin Sainte-Beuve, ces deux futurs admirateurs d'Obermann né, comme eux, mais tout armé pour le rêve, en 1804, ont chacun dix ans, l'âge de Glinka ; Frédéric Chopin, Robert Schumann et notre Alfred de Musset, quatre ans, et leur précocité ne se manifeste pas encore ; le Hongrois Franz Liszt a trois ans, et son futur gendre, qui se nomme Richard Wagner, ne semble pas encore entrevoir, même

(1) Sans oublier le statuaire David d'Angers ni le chansonnier Béranger.

(2) V., dans *la Revue Bleue* du 25 février 1911, notre étude sur *Ingres amoureux et passionné*.

en songe, « l'œuvre et la mission de sa vie », car il n'a, depuis le 22 mai, qu'un an révolu...

En 1814, la Gloire ignore encore ses fils adoptifs et délaisse déjà le héros homérique à la redingote grise qui s'est endormi quelques instants, à la fin d'une journée d'hiver, dans l'auberge fumeuse où le génie populaire de Béranger l'évoquera plus tard... En 1814, la *Léonore* de Beethoven va revivre sous le nom de *Fidelio* : la reprise, au théâtre de Kärnthnerthor, est du 23 mai; la nouvelle ouverture en *mi* majeur fut jouée, pour la première fois, le 26; le livre où M^{me} de Staël traite de *l'Allemagne* va reparaitre après avoir été mis immédiatement au pilon, par ordre impérial, en 1810; une collaboration très curieuse associera, dans un ouvrage depuis longtemps oublié, *le Siège de Mézières*, les noms de Cherubini, de Boieldieu, de Catel et de Nicolo; sous le titre ambitieux : *Vies de Haydn, Mozart et Mélastase*, celui qui signe *Arrigo Beyle Milanese* va faire paraître, sous formes de lettres, un dithyrambe en l'honneur de la musique italienne, en démarquant Carpani; le Salon, qui s'ouvrira le 1^{er} novembre, au Musée du Louvre, attirera plus d'admirateurs au *Léonidas* absent de David en exil qu'au mystérieux *Zéphyr* invisible et présent de Prud'hon. En 1814, le génie et le talent travaillent inégalement pour cette postérité qui les déçoit; mais, de 1814, tout souvenir semble pâlir et disparaître devant la sombre et superbe image de « la campagne de France » où le malheur tresse au plus impérieux des Césars sa plus pure couronne : en 1814, l'art est sur le sol de nos provinces devenu le plus imposant des champs de bataille; et, le 20 avril dernier, qui pouvait célébrer sans larmes le premier centenaire des « adieux de Fontainebleau »? Plus fort que la prose élégiaque et vindicative de M. de Chateaubriand, les chants guerriers des Körner et des Weber ont eu raison de leur méridional adversaire, et les dieux germains du Romantisme infligent à l'héritier des Césars de Rome la plus sanglante leçon que le soleil impartial de l'histoire ait éclairée depuis le fabuleux désastre de Varus...

En 1814, l'art le cède à la tragi-comédie de la politique; et Ludwig van Beethoven, qui, dix ans plus tôt, déchirait rageusement la couverture de son *Héroïque* où flamboyait le nom de Bonaparte, en est réduit à chanter, avec le Congrès de Vienne, « l'instant glorieux » de la Restauration... Les rois reviennent et les dieux s'en vont.

Et, dans le silence heureux des familles obscures, qui va naître en cette instructive année? Deux musiciens de demi-teinte : Limnander, à Gand, le 22 mars (c'est le futur compositeur, aussi vite applaudi que vite oublié, des *Monténégrins* de 1849); Stephen Heller, à Budapest, le 15 mai, — ce délicieux Stephen Heller, dont le rayonnement, toujours discret, s'est évaporé dans la gloire en mode mineur de Chopin... Ce poète du piano, numéro deux, fut, pourtant, très malheureux aussi, mais sans la double auréole de la phthisie romantique et de l'amour; et l'admiration sympathique d'un Schumann ou d'un Berlioz ne l'a pas empêché de mourir à Paris, au début de 1888, pauvre comme Job et méconnu comme Alkan... Mais les délicats, qui trouvent toujours le temps de se souvenir de leurs amis, répètent souvent encore le nom de ce poète et parlaient de son monument dans les premières années de ce nouveau siècle...

En 1814, la musique retient, parmi les nouveau-nés, l'harmoniste Augustin Savart, le professeur Le Couppey, l'inventeur Adolphe Sax; la littérature et les arts se partageront l'architecte parisien Viollet-le-Duc, déjà nommé; le Parisien par excellence Arsène Houssaye, né le 28 mars; l'aquarelliste lyonnais Auguste Ravier, l'ami de Corot, le peintre de ciels, né le 4 mai de cette année mémorable; le dramaturge dauphinois François Ponsard, né le 1^{er} juin, talent timide, donc régulier, dont le nom résume la réaction classique et le regain de la tragédie que le poète Alfred de Musset devinca dès les débuts de Rachel (1); le grand rustique normand Jean-François Millet, né sous le ciel nuageux de la presqu'île de la Manche, entre deux mers, sous le chaume de Gréville, le 4 octobre 1814, à l'heure crépusculaire des semailles d'automne que son pinceau magnifiera : le voici, le poète du réalisme,

O Dante des manants, Michel-Ange des rustres (2),

celui qui doit styliser les paysans vus jadis par le citadin La Bruyère, « certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible »... Et comme ce lecteur de Virgile nous emportera loin des bergeries enrubannées par nos opéras-comiques!

Moins intransigeant, le statuaire franc-comtois Clésinger naît dix-huit jours plus tard, le 22 octobre, et sera l'une des parures du Second Empire; enfin, l'histoire de l'art n'oublie pas que le futur général Prim est né le

6 décembre 1814, alors qu'elle évoque le tumultueux portrait équestre brossé par notre Henri Regnault, — triomphe de la couleur, qui précéda d'un an l'assassinat du général madrilène et la mort non moins tragique de son peintre!

Mais 1714 fait pâlir à son tour 1814, du moins musicalement parlant; car il aurait fallu célébrer, le 2 juillet de cette année, le bi-centenaire de la naissance, au fond d'un petit village voisin de la Bohême, du fils d'un rude garde-chasse qui deviendra sur le tard le grand Gluck. Si l'exception fut inventée pour confirmer la règle, les dieux ont bien mérité des Muses en permettant au chevalier musicien d'atteindre à la vieillesse qui fut, pour lui, l'âge des chefs-d'œuvre; et nous pourrions dire sans irrévérence au novateur d'*Orphée* : « A votre âge, Monsieur, Mozart sera mort! »

Bientôt, nous interrogerons cette immortelle et robuste figure, non plus d'après ses épitres dédicatoires et théoriques ou ses partitions, mais d'après les portraits toujours vivants que nous en ont laissés les peintres Greuze et Duplessis, le graveur Augustin de Saint-Aubin, le statuaire Houdon.

De deux ans plus jeune que son futur et quinteux admirateur Jean-Jacques Rousseau, le chevalier Gluck est contemporain par les dates de l'Italien Jomelli, qu'on ne joue pas tous les soirs, et de l'Allemand Philippe-Emmanuel Bach, dont se souviennent à propos les historiens de la sonate (1); du paysagiste français Joseph Vernet, né en Avignon le 14 août 1714, trait d'union placé par l'histoire de l'art entre Claude et Corot; du paysagiste anglais Richard Wilson, héritier de Claude et devancier de Turner; du prosateur Hervey, l'auteur déjà mélancolique de *Méditations au milieu des tombeaux* (1746) et de *Contemplations sur la nuit et les cieux étoilés* (1747), que le bon Letourneur a traduites, tout comme Shakespeare, au beau temps de Louis XVI, avant le déluge...

Pourquoi ne pas remonter à l'an 814 pour fêter le onzième centenaire de l'apothéose occidentale de Charlemagne, « empereur à la barbe fleurie »? Mais que les oubliés (tel que le compositeur Dargomijsky, qui naquit en 1813) veuillent bien nous pardonner et ne pas dire trop de mal de notre mémoire dans leurs dialogues des morts!

40 Août 1914.

Entièrement rédigée dans le calme du printemps, cette « petite note » venait d'être remise au point, quand le ciel devint sombre, et soudainement, en moins de quinze jours, ce fut un orage inouï dans l'histoire! Depuis l'attentat de Sarajevo, que nous avons appris au concours de tragédie; dans la chaude matinée du 29 juin; l'horizon s'était obscurci; mais qui pouvait prévoir le conflit diplomatique, puis la rupture austro-serbe et la brusque apparition du spectre de la guerre détestée des mères, l'assassinat de Jaurès, la mobilisation générale pour le 2 août, l'angoissante poésie des premiers départs, les transports de la foule nocturne dans un aspect de fête funèbre, le message si noblement vibrant du Président de la République, les fières paroles de Viviani répétées par des prédicateurs, la réconciliation de tous les partis dans un élan sublime à la date fatidique du 4 août, la Russie et l'Angleterre liguées avec nous contre le colosse impertinent d'outre-Rhin, l'Italie neutre, la Belgique héroïque, la résistance victorieuse de Liège, noble patrie de César Franck, l'offensive française et le retour du drapeau tricolore en Alsace aux acclamations des vieillards, la prise d'Altkirch, où le paisible Henner remporta tous les prix de dessin, l'entrée à Mulhouse pour célébrer le quarante-quatrième anniversaire de Reichshoffen, la joie réfléchie des Parisiens, les cris des marchands de journaux dans les radieux silences de l'été, les jours anxieux et longs comme des années, les nuits noires de l'« état de siège » et la grande ombre des souvenirs illuminés d'un immense espoir... Les faits parlent d'eux-mêmes. Et l'instant n'est pas venu de résumer l'histoire avec de l'encre, puisque la France entière est en train de l'écrire avec le sang de ses enfants.

Jamais, nous assure-t-on, l'heure ne fut plus favorable; mais comment ne pas tressaillir de cette heure grandiose où parlent tant de collaborateurs, de confrères ou d'amis, et tous ces jeunes gens joyeux comme des volontaires de 92 grisés par *la Marseillaise*, que nous avons vus plus pâles de la pacifique émotion d'un concours? Qui sait si la France immortelle ne nous prépare pas une France nouvelle où la réconciliation de tous les partis présage un art véritablement nouveau, vraiment français, qui substituera la foi des patriotes à nos subtilités trop byzantines?

Espérons ardemment, mais patiemment... Aujourd'hui plus que jamais, 1914 songe à 1814, pour prendre une tardive revanche contre l'outrecuidance casquée des dieux germains; 1914 rêve de frapper victorieusement la belle médaille vengeresse dont 1814 ne fut que le revers anticipé.

RAYMOND BOUYER.

(1) Le 1^{er} novembre 1838, quatre ans avant l'apparition de *Lucrèce*, rivale des *Burgraves*...

(2) Beau vers de M. Robert Contaz, qui sert d'épigraphe au *Millet* de PAUL LEPRIEUR (Paris, 1914).

(1) V. BLANCHE SELVA, *Quelques mots sur la Sonate*, dans la petite collection de *l'Évolution des genres musicaux* (Paris, Paul Delaplane, 1914).